Dumur, Louis

La motte de terre

LOUIS DUMUR

A MOTTE DE TERRE

Un acte

M DCCC XCIV

DU MÊME AUTEUR

ALBERT, roman.

LASSITUDES, poésies.

LA NÉVA, poésies.

A PARAITRE

LA NÉBULEUSE, un acte.

UNE FEMME QUI COMPREND, trois actes.



LA MOTTE DE TERRE

IL A ÉTÉ TIRÉ

247	exemplaires	sur fort papier teinté.
10	—	hollande.
5	—	japon impérial.

LOUIS DUMUR

LA MOTTE DE TERRE

Un acte

PARIS

ÉDITION DV « MERCVRE DE FRANCE »

15, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, 15

M DCCC XCIV

LA MOTTE DE TERRE

PERSONNAGES

Le voyageur.

Claude.

Adélaide.

La mère Marthe.

La Brifarde.

Une auberge sur une grand'route, à l'entrée d'un village. La salle de l'auberge. La porte d'entrée, donnant sur la route, est à gauche, au premier plan ; du même côté gauche, au second plan, fenêtre donnant aussi sur la route. Au fond, porte sur un escalier qui monte au premier étage et dont on voit les premières marches. A droite, au fond, porte conduisant à la cuisine. Au second plan, à droite, grand buffet de service. Une longue table perpendiculaire à la scène, dans la partie droite, prenant presque du fond et s'avançant jusqu'au premier plan. Table plus petite, parallèle à la scène, placée à gauche, entre la porte d'entrée et la fenêtre.

SCÈNE I

LA MÈRE MARTHE, CLAUDE, LE VOYAGEUR

Le voyageur est assis à la table de droite; il a devant lui une bouteille de vin et un verre. Claude arrive du fond et se dispose à sortir.

LA MÈRE MARTHE

Petit, prends garde.

CLAUDE

Ne crains rien, mère, elle m'aime.

LA MÈRE MARTHE

Dis plutôt : elle te veut. Les femmes n'aiment pas, elles veulent.

CLAUDE

Aimer ou vouloir, pourvu qu'elle soit à moi et que je sois à elle, et que nous soyons heureux d'être l'un à l'autre, qu'importe ! Moi, je l'aime

parce que je la veux, et je la veux parce que je l'aime.

LA MÈRE MARTHE

Tu es prêt à donner tout ; elle à tout recevoir, si ce n'est pas à tout demander.

CLAUDE

Donner tout, c'est l'aimer. Augmente mon bonheur par ta joie ; ne le mélange pas de vaines inquiétudes.

LA MÈRE MARTHE

Va, mon gars, va. Aime : ce serait aussi fou de t'en empêcher que de vouloir changer en cheveux blancs ta belle tignasse noire.

CLAUDE, *se campant devant sa mère, le chapeau sur la tête.*

Suis-je bien comme cela ?

LA MÈRE MARTHE, *le contemplant avec orgueil.*

Tu es superbe.

CLAUDE

(*Il ôte son chapeau, embrasse sa mère, salue le voyageur ; sur le seuil de la porte d'entrée, il se retourne et dit :*)

Elle m'aimera, n'est-ce pas, comme je l'aime ?

(*Il part. La mère Marthe va à la fenêtre et le suit des yeux.*)

SCÈNE II

LA MÈRE MARTHE, LE VOYAGEUR

LE VOYAGEUR, *à la mère Marthe qui commence à mettre le couvert sur la table de gauche.*

C'est votre fils, ce beau garçon-là ?

LA MÈRE MARTHE

Oui, monsieur, c'est mon fils.

LE VOYAGEUR

Il manque un peu de personnalité.

LA MÈRE MARTHE

Comment dites-vous ?

LE VOYAGEUR

De personnalité... je veux dire de caractère. Il ne sait pas bien ce qu'il vaut. Ou plutôt, il ne sait pas imposer aux autres ce qu'il vaut et ce qu'il est. N'avez-vous pas remarqué combien les vrais

caractères, les caractères vraiment libres et forts sont rares ? On rencontre des intelligences... Oh ! oui, des esprits d'une surprenante intelligence, comprenant tout ce qu'il est possible à un cerveau humain de comprendre, inventant, oui, inventant des choses inconcevables pour nous autres petits, rivalisant par leurs créations avec le créateur, découvrant le mot de questions qui paraissaient insolubles, qui ne se posaient même pas... Mais des hommes décidés à rester eux-mêmes, quelle que soit d'ailleurs l'humilité de leur condition, des hommes foncièrement jaloux de leur indépendance, il n'y en a pas, madame, il y en a très peu.

La mère Marthe

Ne dites pas cela de mon fils. Si vous le connaissiez autrement que pour l'avoir vu passer tout à l'heure, impatient d'aller retrouver sa promise, vous sauriez qu'il n'y a pas dans le pays, unie à tant de jugement, une volonté si ferme et si résolue. Lorsque Claude s'est mis quelque chose entre les dents, il est difficile, il est imprudent de l'en faire démordre. Allez, monsieur, l'auberge et le champ voisin, qui nous appartient aussi, sont en de bonnes mains.

LE VOYAGEUR

Ne lui disiez-vous pas devant moi...

LA MÈRE MARTHE

Hélas oui ! que voulez-vous ! ce garçon est devenu amoureux. Il s'est féru d'une fille, et il va l'épouser... il veut l'épouser. Dans un mois ce sera fait. Tenez, vous entendez... (*Montrant par la fenêtre.*) Vous voyez les banderoles d'ici. Il y a fête aujourd'hui au village, on danse. Il a été la rejoindre. Je ne lui en veux pas : c'est de son âge.

LE VOYAGEUR, *sans bouger.*

Je comprends ; la place est forte, mais l'ennemi est dedans.

LA MÈRE MARTHE

L'ennemi, oui : l'amour.

LE VOYAGEUR

Ah ça, bonne femme, vous êtes donc jalouse de votre future bru ?

LA MÈRE MARTHE

Jalouse, non : quoiqu'il ne soit pas gai pour moi de voir entrer en reine dans ma maison une femme qui n'a pas d'autre droit que celui de... comment appelez-vous ça ?

LE VOYAGEUR

Le droit de conquête.

La mère Marthe

Le droit de conquête... oui, cela rend bien mon idée. Mais ce n'est pas pour moi que j'ai peur. Moi, je ne suis qu'une vieille mère; je suis faite pour céder. Mais lui! Lui! qui est-ce qui respectera maintenant son intégrité?... j'entends l'intégrité de ses pensées et de ses désirs, l'ordre qu'il a établi pour sa vie, ses habitudes les plus chères, tout ce qui fait qu'il est lui, mon fils, mon Claude, lui et non pas un autre, et non pas l'homme qui passe là sur la route? J'ai vu que vous aviez la même pensée que moi... et maintenant j'ai bien plus peur. Vous avez remarqué, sans savoir d'où cela venait, qu'il y avait déjà une dépression, que quelque chose faisait défaut, et vous l'avez accusé de manquer de... comment appelez-vous ça?

Le voyageur

De personnalité.

La mère Marthe

De personnalité! Ah! ah! il en a, il en a bien de la personnalité! Mais qui est-ce qui la respectera maintenant? Est-ce cette mijaurée qui vient s'installer ici et profiter de lui de tout le pouvoir qu'elle a su prendre sur son cœur? Sa personnalité, elle la lui mangera.

Le voyageur

C'est déjà fait.

La mère Marthe

Tandis que moi, quelle précaution je mettais à vivre avec Claude ! Jamais je n'ai essayé de lui prendre la plus petite parcelle de liberté. Il est vrai qu'il n'était pas homme à s'en rien laisser prendre. Moi, il ne m'aime pas : c'est-à-dire il m'aime, mais d'un amour qui n'est pas de la faiblesse. Ah ! Claude, tu n'as pas su apprécier le bonheur que tu as eu jusqu'ici de jouir de toi! Tenez, monsieur, puisque vous êtes perspicace, j'aime mieux tout vous dire. Cet enfant n'a jamais eu d'autre éducateur que la nature. Il ne sait ni lire, ni écrire. C'est lui qui l'a voulu ainsi. Il a toujours eu peur qu'une autre volonté, qu'une autre intelligence que la sienne ne vînt s'implanter dans son cerveau. Ce qu'il sait, il l'a découvert, et il le sait mieux que si on le lui avait appris. Vous ne vous figurez pas tout ce que disent à un être comme Claude la campagne, les bois, la terre, le ciel, les bêtes ! Il sent tout cela autrement et bien mieux que ne le sentent ceux qui ne s'appartiennent plus. La compagnie des hommes elle-même lui est profitable. Tout ce

qui passe ici sur la route, tout ce qui entre ici pour boire ou pour traiter des affaires, voituriers, rouliers, marchands et paysans, il comprend tout, il domine tout, tout cède à sa volonté et tout marche comme il l'entend. Ah! il est fort, mon gars... Il était fort.

LE VOYAGEUR

Il n'était pas fort, puisqu'il a suffi d'un cotillon...

LA MÈRE MARTHE

Il a suffi d'un cotillon, comme vous dites, pour l'affoler. Je ne sais comment cela s'est fait. Pourquoi celle-là? Ah! l'homme est bien drôle! Il ne lui faut pas une femme, il lui en faut une certaine, une entre cent, une entre mille, et c'est celle-là qui le dompte! Mon pauvre fils! Enfin, il change, il change! Ce n'est plus le même! Je ne le reconnais plus! Il passait sur un chemin, le long des bois, il l'a rencontrée, elle l'a agacé avec ses jolis yeux, ils ont bu à une source ensemble... et depuis ce moment il a tout vu différemment, le soleil, les blés, les bêtes, les hommes et les autres femmes. Mais dites-moi, que va-t-il devenir? Que va-t-il devenir quand il s'apercevra qu'il n'est plus lui? Car s'il est encore dans ce

premier trouble qui empêche de se rendre compte de ce qui se passe, il arrivera un moment où il s'en apercevra.

LE VOYAGEUR

Quand il s'en apercevra, il souffrira énormément. Mais ce sera trop tard.

LA MÈRE MARTHE

Trop tard, n'est-ce pas ? Il y aura à ce moment-là quelque chose de brisé.

LE VOYAGEUR

Lui.

LA MÈRE MARTHE

Mais je parle, je parle... je vous entretiens de ces choses qui ne vous intéressent pas... (*Elle continue de mettre le couvert.*)

LE VOYAGEUR

Qui m'intéressent au contraire, qui me fortifient dans moi-même.

LA MÈRE MARTHE

Et je ne m'occupe pas de votre dîner. Il faut pourtant que je voie s'il est prêt. (*Criant.*) La Brifarde ! La Brifarde !

SCÈNE III

LES MÊMES, LA BRIFARDE, *par intervalles.*

LA BRIFARDE, *répondant de la cuisine.*

Hé ?

LA MÈRE MARTHE

Le dîner du voyageur est-il prêt ?

LA BRIFARDE, *montrant sa tête à la porte.*

L'homme au coffre ?

LA MÈRE MARTHE

Oui, le dîner de monsieur.

LA BRIFARDE, *disparaissant.*

Il est prêt.

LA MÈRE MARTHE

Alors, sers. (*Au voyageur.*) Excusez, monsieur, la simplicité de notre servante. Elle parle son langage ; mais c'est une bonne fille.

LE VOYAGEUR, *se levant pour aller se mettre à table.*

Il ne me déplaît pas qu'on m'appelle l'homme au coffre.

LA MÈRE MARTHE

C'est à cause de ce coffre singulier que vous avez apporté avec vous et que vous avez tenu à monter vous-même dans votre chambre.

LA BRIFARDE, *entrant avec des plats.*

Et il était lourd, le coffre ! J'étais dans l'escalier, derrière le bonhomme, qui grimpait, grimpait, en suant et en soufflant, et j'avais peur, oh ! mais peur de le voir dégringoler sur moi avec son fardeau.

LE VOYAGEUR

La vie n'est déjà pas si légère par elle-même. Qu'est-ce, lorsque nous la chargeons encore d'un principe ! Mais ça, c'est ma dignité à moi, c'est ce que j'ai de plus précieux.

LA BRIFARDE, *servant.*

Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir dans votre coffre ?

LA MÈRE MARTHE

Laisse donc, la Brifarde, tu es trop curieuse !

LA BRIFARDE

Des trésors, hein ?

La mère Marthe

Des souvenirs, peut-être !

La Brifarde

Il a peut-être vendu son âme au diable !

La mère Marthe

Il l'a peut-être donnée à Dieu : c'est un vœu !

Le voyageur

Quoi qu'il en soit, le coffre est lourd, mais je suis fier de le porter.

La mère Marthe, *à la Brifarde.*

Allons, les œufs et le fromage ! (*La Brifarde disparaît. Au voyageur.*) Si je pouvais vous être utile dans le pays, usez de moi : je connais tous les gens d'ici ; un bon renseignement peut servir. Vous me plaisez. Vous êtes un fier homme : cela se sent dans vos paroles, et plus encore dans vos silences.

Le voyageur

Merci, je n'ai besoin de rien... Je voyage, je voyage... Je fais des affaires. Ma vie extérieure importe peu.

La mère Marthe

Restez-vous ici plusieurs jours ?

Le voyageur

Non, je suis de passage. Je pars demain matin.

La mère Marthe

On ne vous reverra plus ?

Le voyageur

Dans huit jours, j'aurai oublié le nom de ce village. Il ne faut pas faire attention aux lieux où l'on ne doit que passer.

La mère Marthe

J'aurais voulu que vous restiez quelque temps ici. Votre influence aurait peut-être rendu à mon fils un peu de sa vigueur d'âme.

(*La Brifarde rentre avec des plats.*)

Le voyageur

Le caractère ne se communique pas. On ne peut que provoquer de stériles luttes.

La mère Marthe

Vous n'avez jamais aimé ?

Le voyageur

J'ai su me préserver de l'amour. Mes victoires ont été parfois chèrement achetées... mais enfin je suis resté libre.

La mère Marthe

C'est une noble satisfaction.

La Brifarde

Qu'est-ce que je demandais, moi ? Je ne voulais pas être aimée ! Je m'offrais, je me donnais, sans

rien en échange. Il était le maître. Il pouvait me frapper, m'ordonner de me traîner à terre devant lui. J'aurais été sa chose, sa bête, son esclave ! Oh ! oui, sa pauvre petite esclave fidèle, qui aurait été trop heureuse de tout souffrir pour lui. Mais il n'a pas daigné me regarder. Je l'ai servi sans qu'il pensât à tourner la tête. Je n'ai rien exigé ; je n'ai point prononcé de paroles ; mais mes regards lui disaient : fais de moi ce que tu veux ! Il n'a rien voulu faire de moi.

LE VOYAGEUR, *la contemplant avec sympathie et admiration.*

Et tu serais restée la servante ?

LA BRIFARDE

La servante, oui ; je n'ambitionnais pas d'autre titre.

LA MÈRE MARTHE

Il a mieux aimé une maîtresse.

LE VOYAGEUR, *à la Brifarde.*

Et tu partiras d'ici, lorsqu'elle y entrera ?

LA BRIFARDE

Je ne partirai pas, à moins qu'il ne me chasse. Je suis toujours sa servante.

LE VOYAGEUR

Pauvre fille ! j'admire ce dévouement ! C'est un

fou, assurément un fou !

La mère Marthe

Ce malheur semble vous affecter extraordinairement. Les autres, ceux qui passent ici d'habitude, en rient. Mais vous, monsieur, vous avez bien senti que c'était un malheur. J'ai eu tort de vous en parler, puisqu'il n'y a rien à faire. N'en parlons plus, laissons aller les choses.

La Brifarde

Il me semble qu'il y a de la fumée dans la salle.

La mère Marthe

Oui, n'est-ce pas ?

Le voyageur

Il faudrait ouvrir la fenêtre.

La mère Marthe

Ouvre la fenêtre, la Brifarde. (*La Brifarde ouvre la fenêtre.*)

La Brifarde, *regardant au dehors.*

Il va faire un beau soir, un beau coucher de soleil.

La mère Marthe, *regardant aussi.*

Mais il pourrait bien pleuvoir demain.

La Brifarde

Oui, je crois qu'il pleuvra.

LA MÈRE MARTHE, *au voyageur.*

Entendez-vous le bruit de la fête ?

LE VOYAGEUR, *toujours assis à table.*

On entend très bien.

LA MÈRE MARTHE

Signe encore qu'il fera mauvais temps. (*Écoutant.*) Ils sont en train de danser une valse.

LA BRIFARDE

Le maître va avoir soif en rentrant. Qu'est-ce que nous lui donnerons pour le rafraîchir ?

LA MÈRE MARTHE

Il se rafraîchira là-bas, avec elle. Il rentrera tard.

LA BRIFARDE

Que cela ne vous empêche pas d'aller vous coucher à votre heure. Je l'attendrai. Je lui ouvrirai.

LA MÈRE MARTHE

C'est bien, la Brifarde.

(*Les deux femmes se mettent à desservir.*)

LE VOYAGEUR, *après un instant de réflexion, retrouvant le fil de la conversation.*

« Laissons aller les choses ! » Non, madame, non, il ne faut pas laisser aller les choses : du moins, lorsqu'on est capable de les retenir ou de

les pousser, de les diriger en un mot. C'est une tâche difficile et qui exige les plus grands efforts. J'en juge par moi-même, qui ai toujours eu besoin d'une extrême contention pour rester ce que je voulais être, ce que je sentais devoir être. J'en juge aussi par les autres, qui n'apparaissent le plus souvent que comme des nacelles dévoyées, en proie à tous les vents contraires. D'ailleurs, il n'est pas si simple que cela de laisser aller les choses. Il faut une âme enfantine et primitive comme celle de la Brifarde, qui ne sait pas ce que c'est que la destinée et l'accepte cependant avec une naïveté qui émeut. La plupart ne sont que des résignés, des découragés, qui ont essayé de lutter, de se conserver, et qui ont été dépassés par les circonstances. Ils ont oublié l'éternel pour le possible. Mieux vaut, certes, se restreindre à une petite sphère et rester soi. C'est une preuve de sagesse autant que de force. A se borner, fût-ce au seul domaine de sa seule pensée, on risque moins de voir envahi le territoire de son indépendance.

La mère Marthe

Vous parlez en égoïste. Moi, je vis pour mon fils.

LE VOYAGEUR

Et vous serez vaincue avec lui.

LA MÈRE MARTHE

Cela ne vaut-il pas mieux que la victoire seul?

LE VOYAGEUR

Moi, je suis, je veux rester indépendant. Ah! pour cela, il a fallu borner mon ambition! Vous croyez peut-être que je m'intéresse aux autres? Non, j'ai trop peur que cet intérêt porté à autrui n'aliène de ma liberté. Pour s'intéresser aux autres sans rien perdre de soi-même, il faut une puissance de despotisme dont je ne me sens pas capable. « Moi seul, et c'est assez! » La vie n'est peut-être pas très gaie ainsi, mais elle est exempte de passions et elle demeure digne. Je ne regarde les autres que comme enseignement pour moi-même. C'est à ce titre que je m'occupe de votre fils. Mais je ne ferai rien pour le sauver. Tout au plus pourrais-je lui servir d'exemple. S'il daigne lever les yeux sur moi, il verra un homme libre; il réfléchira.

LA MÈRE MARTHE, *à la Brifarde, qui après avoir porté la vaisselle à la cuisine rentre et, debout au milieu de la salle, écoute ce que dit le voyageur.*

Qu'est-ce que tu fais là, la Brifarde?

La Brifarde

J'écoute, et je cherche à comprendre ce qu'on dit.

Le voyageur

Tu ne peux pas comprendre, la Brifarde. N'as-tu pas dit que tu étais une petite esclave ?

La Brifarde

Sa petite esclave.

Le voyageur

Je t'ai admirée tout à l'heure, parce ce que tu es tout dévouement et que tu n'as pas de volonté autre que celle de te soumettre. Certes, tu es la femme qu'il faut à celui qui veut rester libre, lorsqu'il n'a pas le caractère immense des conquérants et des dompteurs. Mais, par cela même, tu n'as aucune idée de ce que c'est qu'un cœur viril. Ne cherche pas à comprendre, la Brifarde : reste inconsciente, mon enfant. Ah ! je suis ébloui du sommet où je suis et d'où je contemple tristement la foule humaine. Que de remous qui ne m'atteignent pas, que de tempêtes, que de flots ! Je ne dirai pas que le ciel soit bleu au-dessus de ma tête : mais, au moins, mes pieds reposent sur un roc. (*Se levant et après un instant de silence.*) Je vais vous montrer quelque chose.

La mère Marthe

Ce qu'il y a dans le coffre?

Le voyageur

Quelque chose de remarquable, quelque chose que personne, certainement, personne sauf moi ne possède.

La Brifarde

Ce qu'il y a dans le coffre !

Le voyageur

Oui, ce qu'il y a dans le coffre. Attendez-moi. (*Il se dirige vers l'escalier du fond.*)

La Brifarde, *le suivant.*

Je vais vous aider à le transporter ici.

Le voyageur

Reste, la Brifarde, je saurai bien le porter tout seul.

La Brifarde

Non, j'ai peur que vous ne tombiez. (*Elle le suit, et ils sortent par l'escalier.*)

SCÈNE IV

LA MÈRE MARTHE, *puis* CLAUDE *et* ADÉLAIDE

LA MÈRE MARTHE, *les suivant des yeux.*

Ce n'est peut-être qu'un vieux fou, mais il y a dans son regard, plus que dans ses paroles, des choses sensées.

(*La tête d'Adélaïde apparaît à la fenêtre, et derrière elle celle de Claude.*)

ADÉLAIDE, *de dehors, à la fenêtre, riant.*

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

CLAUDE, *joyeusement.*

Ce sont les fiancés, mère, qui viennent te surprendre et rire à la fenêtre.

LA MÈRE MARTHE

Entrez, entrez, mes enfants.

CLAUDE, *ouvrant la porte.*

Entre, Adélaïde, tu es chez toi.

ADÉLAIDE, *entrant en courant et venant embrasser la mère Marthe.*

Chez moi ! chez moi ! est-ce vrai que je suis chez moi ?

LA MÈRE MARTHE

Quand Claude voudra.

CLAUDE

Quand tu voudras, Adélaïde !

ADÉLAIDE

Je veux ! je veux !

CLAUDE

Nous publierons les bans dimanche.

ADÉLAIDE

Oh ! j'ai toute la joie du printemps dans le cœur ! Ne me trouvez-vous pas radieuse comme le beau soleil qui dore l'horizon ? Je voudrais avoir dans les mains une pluie de fleurs à laisser tomber autour de moi ! C'est un peu triste ici, c'est trop triste : il faut de la lumière, des choses claires, des éclats de rire. *(La mère Marthe se met à pleurer doucement ; elle tire son mouchoir et s'essuye les yeux.)* Avez-vous entendu parfois le rossignol prendre possession du bois pendant l'obscu-

rité de la nuit? La voix du rossignol éclate comme un feu d'artifice, elle prend tout, envahit tout, emporte tout ; il n'y a plus qu'elle ; et les branches les plus cachées frémissent ; les feuilles se tendent comme pour boire le cristal ; le bois mystérieux semble soudain inondé de clarté. Nous avons dansé comme des fous ! Il ne voulait pas d'abord, il avait peur de danser, mais je l'ai entraîné, j'ai su l'entraîner ; il ne résistait plus que pour la forme, un peu, si peu, et puis il a été plus fou que moi, et c'est lui qui me faisait tourner, tourner, tourner... Oh !... Mais n'entendez-vous pas ? Des bouffées de musique arrivent jusqu'ici. Encore un tour de valse! encore un tour de valse !... Ah ! ah ! ah ! (*Elle se met à danser autour de la salle. En passant près de la mère Marthe, elle lui enlève légèrement son mouchoir et continue à danser en agitant le mouchoir au-dessus de sa tête. Puis, après quelques tours, elle va tomber à la place où le voyageur était assis pour dîner. Pendant tout ce temps, Claude la regarde avec adoration.*)

CLAUDE

Eh bien, mère !

LA MÈRE MARTHE

Eh bien, Claude !

Adélaide *s'éventant avec le mouchoir.*

De l'eau, du vin, quelque chose à boire !

Claude

Elle a soif. Qu'est-ce que nous lui donnerons pour la rafraîchir ?

La mère Marthe

La Brifarde a déjà prononcé cette phrase.

Claude

Il faut te dire, mère, que malgré son amour de la danse, elle a consenti à quitter le bal pour venir ici. J'ai pensé que tu serais heureuse de la voir, aujourd'hui qu'elle est si joliment habillée ; je te l'ai amenée. Il faut aussi qu'elle apprenne le chemin de la maison. Elle viendra maintenant chaque jour, et je la reconduirai chez elle... jusqu'au jour où je ne la reconduirai plus. Comme elle est jolie!

Adélaide

J'ai soif ! j'ai faim !

Claude, *à sa mère.*

Tu vas nous préparer à souper. (*S'approchant de la table, où se trouve encore une partie du couvert.*) Qui est-ce qui a dîné ici ?

La mère Marthe

Le voyageur arrivé ce matin.

CLAUDE

Cet homme morose ?

LA MÈRE MARTHE

Un original. Il prétend que tu manques de caractère.

CLAUDE, *troublé*.

Il prétend cela ?

ADÉLAIDE

Quoi, tu as du caractère ? Je ne m'en serais jamais doutée : tu fais tout ce que je veux.

CLAUDE

Tout, non.

ADÉLAIDE

Oh ! si je le veux bien, tu feras pour moi même ce qui te déplaît.

CLAUDE

Adélaïde, tu es la seule qui puisses me faire faiblir.

ADÉLAIDE

Je le sais bien.

CLAUDE

N'en abuse pas, Adélaïde, n'en abuse pas !

ADÉLAIDE

Un homme fort est donc à la merci d'une faible femme ?

La mère Marthe

Un homme réellement fort, non.

Claude

Ne m'accable pas, mère; si je ne l'aimais pas...

La mère Marthe

Si tu ne l'aimais pas, la belle affaire ! C'est en l'aimant sans faiblesse que tu prouveras ta dignité.

Claude

Mais si je ne suis pas faible quelquefois, où sera l'amour ?

La mère Marthe

Tais-toi ! tu es déjà indigne.

Adélaide, *se levant, à la mère Marthe.*

Ah ça ! prendriez-vous parti contre moi ? Voulez-vous faire son malheur ?

La mère Marthe

Votre bonheur à tous deux : vous vous préparez un martyre de toutes les minutes.

Adélaide, *allant embrasser Claude.*

Claude, réponds !

Claude

Que tes lèvres sont douces !

Adélaide, *à la mère Marthe.*

Vous voyez !

La mère Marthe

Je vois.

Adélaide

Nous aurons la vie la plus délicieuse. Je me lèverai vers huit heures ; on m'apportera mon chocolat, tandis que je ferai ma toilette du matin. J'irai faire le tour du jardin. je cueillerai les fruits mûrs et je prendrai les fleurs écloses. Puis j'inspecterai la maison, je verrai si l'on a exécuté mes ordres. Je descendrai ici, dans la salle, je prendrai place au comptoir... (*Regardant autour d'elle.*) Il n'y a pas de comptoir ! Mais il faut un comptoir... je veux un comptoir, où je puisse trôner et recevoir l'argent.

Claude

Tu auras un comptoir.

Adélaide

L'après-midi, vers quatre heures, je m'habillerai, de manière à être belle pour le moment où arrivent en grand nombre les clients ; le soir, il y aura beaucoup de lumières, et le dimanche, de la musique ; il faudra construire une tonnelle dans le jardin, et les jours de fête on dansera ; on viendra non seulement du village, mais de tous les environs. Comme je m'amuserai ! Je vois déjà les

amoureux me harceler !... Madame Adélaïde par-ci, madame Adélaïde par-là !... Mais il n'y en aura que pour mon bon Claude... Il n'y en aura que pour toi, tyran !

LA MÈRE MARTHE

Que de changements ! Tout sera organisé à sa fantaisie !

ADÉLAIDE

A ma fantaisie.

CLAUDE

Sa petite âme est ardente, elle part, elle voltige...

LA MÈRE MARTHE

Et tu auras bien à faire à lui courir après.

CLAUDE

Oui, ce sera mon occupation.

SCENE V

LES MÊMES, LE VOYAGEUR, LA BRIFARDE

(*Le voyageur et la Brifarde rentrent par la porte donnant sur l'escalier ; le voyageur est chargé du coffre; la Brifarde l'accompagne, prête à lui porter aide.*)

LE VOYAGEUR

Oh ! j'ai les bras forts ; les bras sont encore très forts ; il n'y a à redouter aucun accident. (*Il vient déposer le coffre sur la table de droite.*)

LA BRIFARDE, *l'aidant malgré lui.*

On ne sait pas ce qui peut arriver ; vous n'êtes plus très solide.

LE VOYAGEUR, *s'asseyant essoufflé.*

C'est vrai que c'est lourd ; il me semble que cela devient plus lourd de jour en jour.

La Brifarde, *aux autres.*

Vous allez voir un trésor, quelque chose de très précieux, paraît-il.

Le voyageur, *se relevant.*

Quelque chose de mieux que tous les trésors.

Adélaide

Cet homme est fou.

Claude

Voyons.

La Brifarde, *avec un mouvement de peur.*

Est-ce dangereux ?

La mère Marthe

Il vaut peut-être mieux ne pas le montrer.

Le voyageur, *ouvrant le coffre.*

Regardez.

La Brifarde

De la terre !

Claude

De la terre !

Adélaide

Pas autre chose que de la terre. Veut-il nous apprendre que l'homme est mortel ?

La mère Marthe

Questionnez-le ! Ne voyez-vous pas qu'il attend qu'on le questionne ?

CLAUDE, *avec colère.*

Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie?

LE VOYAGEUR

Il n'y a là, en effet, qu'une simple motte de terre. Mais quelle terre! Écoutez. J'avais une patrie, ce que l'on nomme une patrie, un coin de terre où l'on est né, qui vous a formé, qui vous a créé une âme, une nature, un sang. Il y avait, dans ce coin de terre natale, de grands arbres qui bruissaient au moindre vent et murmuraient à mon enfance des choses que je ne me rappelle pas sans pleurer. La maison était une vieille demeure où, de génération en génération, une famille avait vécu, dont je sentais la forte et tranquille race se résoudre dans mes veines. Cette antique habitation me paraissait tellement appropriée à ce que je me sentais être, qu'elle constituait comme l'enveloppe extérieure de ma vie, l'expression matérielle pour ainsi dire de mon caractère. Chaque recoin m'en était intimement familier et correspondait à un recoin semblable de mon âme. Autour de la maison s'étendaient des champs descendant par vallonnements successifs vers la plaine. Là-bas, le ruban gris du fleuve. Puis, à l'horizon, la ville, dont on pouvait distinguer

les fumées, et, comme un oiseau blessé, la silhouette confuse de la cathédrale. Comme tout cela était bien à moi, était bien moi ! Je me plaisais dans ce domaine qui représentait si exactement ma personnalité et me donnait le sens de mon existence ; je cultivais avec amour ces champs, comme j'aurais cultivé mon âme. Je me trouvais parfaitement heureux, parfaitement complet et parfaitement libre. Mais la vie ne va pas sans de multiples et profonds changements. Heureux celui qui, à travers les plus graves péripéties, conserve inaliénable sa personnalité ! La guerre vint. Un matin, en me réveillant, je m'aperçus avec stupeur que toute la contrée que j'avais sous les yeux avait été envahie par l'ennemi. Au loin, de plusieurs côtés, des fermes, des villages entiers flambaient. Les chemins regorgeaient de troupes. Un murmure étrange, semblable au bruit de la mer, montait jusqu'à moi, coupé de coups de clairon et de grondements d'artillerie. Vers la ville, la confusion était telle que l'on ne discernait rien qu'une nuée opaque, vaguement rougeoyante. Mais l'on sentait qu'il s'y décidait des choses terribles. Je ne sais combien de temps je passai à considérer d'un œil fa-

rouche ce spectacle. Plusieurs jours et plusieurs nuits, sans doute. Et la nuit, aux lueurs des incendies et aux fulgurations des bouches à feu, le spectacle n'était pas moins tragique que le jour. Tout à coup je fus tiré de ma torpeur. La fusillade éclatait dans le bois voisin, tout près, à ma porte. Je bondis comme un guépard surpris. Ils m'attaquaient, moi ! Je sautai sur un fusil ; je courus rejoindre les miens : j'avais recouvré toute ma vigueur, toute ma volonté. Je mesurai aussitôt l'imminence du désastre. Un gros d'ennemis s'avançait avec furie pour s'emparer de la position. Un petit nombre de paysans, combattant sans ordre et médiocrement armés, disputaient pas à pas le terrain. Mais déjà plusieurs de ces braves étaient hors de combat ; d'autres avaient été pris et immédiatement fusillés ; le reste, battant peu à peu en retraite à travers le bois, brûlait héroïquement, en rapides embuscades derrière les arbres, de mauvaises cartouches. J'étais perdu. Une centaine d'hommes, débouchant de la lisière, se précipitaient sur ma maison. En un instant, tout fut envahi et mis au pillage. Les bandits s'installaient chez moi ! Je n'eus que le temps de me jeter dans un fossé. J'avais reçu deux bles-

sures en défendant mon bien. Et comme je continuais à envoyer sur les envahisseurs de féroces coups de fusil, ils détachèrent après moi cinq ou six des leurs pour me déloger et me capturer. Une autre troupe était arrivée avec des pièces d'artillerie ; on commençait à démolir et à construire un fortin. Alors, je n'eus plus qu'une idée : la liberté ! la liberté ! Je laissai là mon arme, désormais inutile ; je me glissai, je rampai le long du fossé où j'étais caché : et tandis que j'entendais les cris des brutes qui me cherchaient, je réussis à gagner un petit pavillon, qui servait de remise aux outils, et qui se trouvait dans une partie de ma propriété que les drôles avaient dédaignée jusqu'ici. Maître de moi ! Mes tempes battaient encore d'émotion, mais une allégresse immense gonflait mes veines. Je bandai rapidement mes blessures. Il fallait être sur le qui-vive, fuir, saisir l'occasion, échapper à la servitude ou à la mort. J'étais assez conscient de moi-même pour sentir qu'en sauvant ma personne, je n'abandonnais rien à l'ennemi, en réalité, rien, sinon une matière inerte aussitôt que je n'étais plus là. Mais quitter ce domaine, qui avait été ma représentation si précise, me déchirait néanmoins le

cœur. En conserver quelque chose, ne fût-ce qu'une parcelle, ne fût-ce qu'une motte de terre... Oh ! je sentis qu'il le fallait, que je ne pourrais pas partir sans cela ! La nuit tombait. Je me glissai hors du pavillon ; je tenais une pioche à la main, et j'avais trouvé ce vieux coffre que vous voyez là. Je regardai le ciel : les étoiles commençaient à se montrer timidement. Je regardai ma maison : l'ennemi bivouaquait, chantait, s'enivrait. Oh ! ma terre ! ma bonne terre ! Avidement, je me courbai sur le sol. Et comme jadis le seigneur féodal vaincu qui fouillait hâtivement, avant de fuir, un coin de son domaine afin d'en retirer le trésor qu'il y avait caché, j'enfonçai ma pioche dans le plus pur de mon champ : mais mon trésor, ce n'était ni de l'or, ni de l'argent, c'étaient quelques pelletées de terre libre, de terre que n'avait pas encore foulée la botte de l'envahisseur ! Chargé de ce précieux fardeau, avec des ruses d'indien et des hardiesses de fou, mais l'âme pleine d'une noble fierté, je parvins à franchir les lignes ennemies. Deux jours après, j'étais en sûreté. Quant au pays où j'avais passé ma jeunesse, il est demeuré la proie de l'étranger. Il a perdu son autonomie. Ce pays n'existe plus. Il ne reste

plus rien de lui que cette simple motte de terre. Comprenez-vous maintenant ? Comprenez-vous pourquoi ce peu de terre vaut plus pour moi que toutes les richesses ? Il représente mon indépendance, ma personne morale, mon âme restée libre et fière à travers les pires catastrophes. Possesseur d'un pareil talisman, je n'ai jamais bronché dans la vie. J'ai beau voyager, passer de lieu en lieu, me frotter à mes semblables, sous une telle sauvegarde je ne perds rien de moi-même. Et il me semble toujours plus que cette motte de terre fait partie de moi, qu'elle et moi c'est la même chose. Ne renferme-t-elle pas sous cette simple forme ma personnalité tout entière ? D'ailleurs, nous ne sommes tous qu'un peu de terre, n'est-il pas vrai ? Moi, je suis un peu de terre libre, voilà la différence. Je suis content. Je ne demande rien d'autre à la vie. Je ne désire plus qu'une seule chose : c'est que quand je mourrai on m'ensevelisse dans cette terre qui aura été moi. Et qu'on ne la jette pas simplement sur mon cercueil, comme cela se fait ordinairement : je veux qu'on la verse dans ma bière, directement sur mon cadavre, avec lequel elle finira par se confondre. Il n'y en aura peut-être pas suffisamment pour me

couvrir tout entier : il y en aura toujours assez pour couvrir ma tête, qui n'a jamais rêvé que de vraie liberté, et pour couvrir ma poitrine, où mon cœur n'a jamais battu que pour de nobles causes. Voilà.

(*Tous ont écouté ce récit dans le plus profond silence, au milieu d'une sorte de solennité. Comme expressions particulières, chez Adélaïde, une espèce de joie victorieuse, qui croît à mesure qu'avance le récit; chez Claude, un trouble grandissant, comme s'il sentait qu'il n'aurait pas été capable des hauts sentiments et de la fière conduite du narrateur.*)

CLAUDE, *à Adélaïde, tandis que le voyageur reste plongé dans ses pensées.*

Pourquoi me regardes-tu avec ces yeux ?

ADÉLAIDE

Tu capituleras, toi !

CLAUDE, *avec angoisse.*

Capituler ? quoi ? je ne te comprends pas.

ADÉLAIDE

Tu me comprends !... et tu m'aimes !

CLAUDE

Je t'aime... oui... Oh ! est-ce que je t'aime ?...

ADÉLAIDE

Oui, Claude, tu m'aimes.

CLAUDE

Malheur à moi !

ADÉLAIDE

Pourquoi ? L'amour est une douce conquête.

CLAUDE

L'amour est une douce conquête... mais c'est aussi une conquête.

ADÉLAIDE

Victoire!

CLAUDE

M'aimes-tu ?

ADÉLAIDE

Victoire !

CLAUDE, *lui saisissant le poignet.*

M'aimes-tu ?

ADÉLAIDE

Victoire !

CLAUDE, *au voyageur.*

Avez-vous jamais aimé ?

LE VOYAGEUR

Jamais.

LA MÈRE MARTHE

C'est un homme.

La Brifarde, *humblement, à Claude.*
Voulez-vous que je vous aime, maître ?
Adélaide, *violemment.*
Quelle est cette femme ?
La mère Marthe
Celle qui aime.
Adélaide
Et moi ?
La mère Marthe
Celle qui prend.
Adélaide, *à Claude.*
Tu vas me chasser cette servante.
Claude, *à la Brifarde.*
Tu t'en iras, ma pauvre enfant, tu ne pourras rester ici.
La Brifarde, *doucement.*
Je m'en irai.
La mère Marthe, *à son fils.*
Et moi ?
Claude, *à Adélaïde.*
Et elle ?
Adélaide, *avec coquetterie.*
Nous lutterons à qui des deux saura le mieux te prendre. Mais je suis bien sûre d'être la plus forte !

Le voyageur

Le soleil est depuis longtemps couché. Il commence à se faire tard. J'ai besoin de prendre du repos avant de continuer ma route, et je pars demain de grand matin. Ma chambre est-elle prête ?

La Brifarde

Je m'en vais monter avec vous et disposer tout ce dont vous aurez besoin.

Le voyageur

Et tu m'aideras à transporter ce coffre. Je me sens un peu faible pour remonter. C'est la première fois que je consens à ce que quelqu'un m'aide.

La mère Marthe

Ne pourriez-vous pas le laisser ici jusqu'à demain matin ?

Le voyageur

Je ne m'en sépare jamais. Allons, la Brifarde ! (*Il charge le coffre, que la Brifarde soutient par derrière.*)

La mère Marthe

Bonsoir, monsieur.

Le voyageur

Bonsoir.

(*Ils sortent par la porte donnant sur l'escalier.*)

LA BRIFARDE, *poussant un cri, alors qu'elle et le voyageur sont déjà engagés dans l'escalier.*

Ah !

LA MÈRE MARTHE, *effrayée.*

Qu'y a-t-il ?

LA BRIFARDE

Rien. Ses genoux se sont dérobés, mais je l'ai retenu.

LA MÈRE MARTHE

Le pauvre homme, il ne portera pas bien longtemps sa bonne terre d'Alsace.

SCENE VI

CLAUDE, ADÉLAIDE, LA MÈRE MARTHE

CLAUDE

Tout cela m'a fait une triste impression.

ADÉLAIDE

Pense à moi.

CLAUDE

Cet homme est intervenu comme un oiseau de mauvais augure.

ADÉLAIDE

Il me semblait que nous venions souper, ici ?

CLAUDE

Oui, nous venions pour souper... pour être joyeux...

ADÉLAIDE

Et nous devions retourner au bal, après.

CLAUDE

Il n'est peut-être pas trop tard.

ADÉLAIDE

Certainement non. Où allons-nous souper? (*Montrant le bout de la grande table de droite où était posé le coffre.*) Ici, sur ce bout de table?

CLAUDE, *avec effroi.*

Non, non...

ADÉLAIDE, *montrant la table de gauche.*

Alors, là ?

CLAUDE, *de même.*

Non... C'est là qu'il a dîné !

ADÉLAIDE

Qu'est-ce que cela peut faire?

CLAUDE, *brusquement.*

Cela m'est désagréable. Mère, tu nous dresseras une autre table, ici.

LA MÈRE MARTHE

Je vais toujours vous préparer à souper. La Brifarde ne tardera pas à redescendre, et elle mettra le couvert. (*Elle sort par la porte de la cuisine.*)

SCÈNE VII

CLAUDE, ADÉLAIDE

(*Silence, pendant lequel Claude suit des yeux Adélaïde, qui examine les curiosités de la pièce.*)

ADÉLAIDE

Qu'est-ce que cela?

CLAUDE

Un chamois que j'ai tué dans ma dernière excursion de montagne.

ADÉLAIDE

Ces bêtes qui sautent de roc en roc, et qui meurent lorsqu'on les tient en captivité?

CLAUDE

La légende veut, en effet, qu'elles meurent en captivité; mais elles sont comme les hommes : pourvu qu'on mette dans leur enclos deux ou

trois petits rocs où elles puissent sauter et s'imaginer qu'elles sont libres, elles s'accommodent bien de leur prison.

Adélaide

Tu n'iras plus à la chasse au chamois : c'est dangereux de courir les hauteurs.

Claude

Je me contenterai de mes promenades sur les collines voisines.

Adélaide

Des promenades solitaires, non. Nous nous montrerons de temps en temps en beaux habits sur la place du village. (*Regardant un portrait.*) Oh ! qu'est-ce que c'est que ce petit sauvage ?

Claude

Moi à l'âge de quinze ans.

Adélaide

Quelle figure décidée ! quels yeux farouches ! Je n'aime pas ce portrait. Nous ferons faire notre photographie la main dans la main, la veille de notre mariage. Ce sera bien mieux.

Claude, *sans enthousiasme.*

Ce sera bien mieux.

Adélaide, *s'arrêtant devant le buffet de service.*

Tiens, un dessin gravé au couteau ! Qu'est-ce

qu'il représente ? Ah ! une flèche lancée à travers un vol d'oiseaux. C'est toi qui as fait ça ?

CLAUDE

C'est moi.

ADÉLAIDE

Où va-t-elle ? On ne sait pas. Se perdre dans les nuages ? Pendant ce temps, les oiseaux effrayés se dispersent de tous côtés ! Tu me feras un autre dessin. Tu me feras un cœur percé d'une flèche. C'est moi qui suis la flèche.

CLAUDE

Et moi le cœur ?

ADÉLAIDE, *s'approchant de Claude.*

Tu n'es pas content d'être le cœur ? Mais ne me répètes-tu pas sans cesse que c'est bon d'aimer... de m'aimer ?

CLAUDE

J'ai peur.

ADÉLAIDE

De quoi ?

CLAUDE

Ah ! tu es adorable ! je suis fou de toi ! Ton gazouillement d'oiseau, tes mouvements de chatte, tes jeux de papillon me remplissent la tête d'un délicieux vertige. Mais qu'est-ce que je deviens ?

Mon Dieu, qu'est-ce que je suis devenu ? Ah ! oui, tu ne l'as que trop deviné, et je l'avais oublié, et tu insistes, et les événements insistent de telle façon que je commence à me souvenir. J'étais libre, entends-tu ! Il n'y avait que moi. Qu'as-tu fait de cet être qui ne savait de la vie que juste assez pour croire qu'il en était le maître ? Quel étrange poison as-tu versé dans ses veines, pour le rendre craintif et lâche comme un esclave? Je t'aime trop ; je ne puis vivre sans toi ; je dépends de ton sourire. Dis-moi, pourquoi me domines-tu ainsi ? Crois-tu que je t'aimerais moins si tu me donnais de la force, au lieu de me donner de la faiblesse ?

Adélaide, *lui donnant sa main à baiser.*

Embrassez votre maîtresse !

Claude, *prenant la main et la baisant.*

Oh ! cette petite main, elle est plus puissante pour m'assujettir que toutes les chaînes des prisons ! Elle tient mon cœur comme un étau, et suivant qu'elle serre ou desserre, ce sont les angoisses de la mort où les palpitations du bonheur ! (*La rejetant presque avec colère.*) Non, il ne faut pas qu'elle me tienne ainsi !

ADÉLAIDE, *le regardant les yeux dans les yeux.*

Et mes yeux ?

CLAUDE

Que veulent-ils ? Qu'ordonnent-ils ? Je sens que je ferais tout ce qu'ils me demanderaient. Je commettrais un crime. C'est affreux.

ADÉLAIDE

Eh bien, sais-tu ce que je veux ?

CLAUDE, *avec terreur.*

Quoi ?

ADÉLAIDE

Je veux que tu me donnes un éventail.

CLAUDE

Ah !... un éventail ?... oui... oui...

ADÉLAIDE, *battant des mains et sautant de joie.*

J'aurai un éventail !

CLAUDE, *se levant, très agité, et se prenant le front avec les mains.*

Et voilà !... et voilà !... Elle veut un éventail, cette petite chose, cette chose insignifiante... Et demain, elle me demandera une extravagance, une monstruosité, un attentat contre moi-même ou contre les autres, avec la même légèreté et la même exigence qu'elle me demande maintenant un éventail. Et si je lui refuse la monstruosité,

elle se mettra en colère contre moi avec la même apparence de raison que si je lui refusais son joujou. Mais pourrais-je la lui refuser ? Non, pas plus les grandes choses que les petites choses. Elle aura tout, tout. Oh ! cet éventail ! il prend à mes yeux une importance considérable. Je ne vais plus penser qu'à cela, jusqu'au moment où elle l'aura. Cela devient un souci énorme. Et si par quelque impossibilité, invraisemblable pour un si mince objet, mais probable lorsqu'il s'agira d'autre chose, je ne parvenais pas à satisfaire son désir, il me semble que ce serait un malheur terrible, dont je resterais terrassé. Elle est comme la souveraine, qui bouge gracieusement son petit doigt, et qui ne sait pas que tout un monde est suspendu à ce petit doigt, tout un monde qui frissonne, qui tremble, qui s'effare au moindre mouvement de ce petit doigt. (*Il essaye de se reconquérir violemment.*) Assez ! assez ! je suis un homme, à la fin ! L'homme doit commander, et la femme doit obéir. L'homme a la force. J'ai la force. Peut-être que si j'use de ma force brutale, je reconquerrai ma force morale. (*Il la prend par les poignets.*) Viens ! viens !... (*Il l'enlace et l'embrasse plusieurs fois violemment.*) Tu

seras à moi d'abord... Ensuite, nous verrons!...

ADÉLAIDE, *lui échappant et se sauvant en riant par la chambre.*

Ah! ah! tu ne m'attraperas pas!...

CLAUDE

Adélaïde!

ADÉLAIDE, *le narguant.*

Non, non!...

CLAUDE, *la poursuivant.*

Ne joue pas avec moi, je suis fou.

ADÉLAIDE, *se sauvant, sans autre inquiétude.*

Ah ça! est-ce une bête sauvage que je vais épouser?

CLAUDE

Déjà tu ne me fais plus souffrir, tu m'excites.

ADÉLAIDE, *chantant pour se moquer de lui.*

Tralala, tralala!
Le bon Dieu l'a bien puni,
Ce méchant petit mari!

CLAUDE, *l'attrapant.*

Je te tiens!

ADÉLAÏDE, *voulant se dégager, dépitée.*

Ah! finis!

CLAUDE, *la secouant et plongeant ses yeux dans les siens.*

Mais sais-tu que je commence à douter que tu

sois vierge, tellement tu t'entends à torturer le cœur d'un homme.

ADÉLAIDE

Tu dis que je te torture ? Comment est-ce que je fais pour cela ?

CLAUDE

Tu le fais inconsciemment, parce que tu es une femme et que je t'aime. Voilà ce qu'il y a de terrible. (*Brutalement.*) Mais tu vas plier !

ADÉLAIDE, *criant nerveusement.*

Ah !... tu me fais mal !... (*Elle s'affaisse, comme si elle allait s'évanouir.*)

CLAUDE, *la retenant, et dans un revirement soudain de tout son être.*

Adélaïde !... Adélaïde !... Par pitié !...

ADÉLAIDE

Où suis-je ?

CLAUDE

Mon Dieu !... je l'ai effrayée... je suis un misérable...

ADÉLAIDE

C'est toi, Claude ?

CLAUDE

Mon amour... ma chérie... mon enfant... Oh ! pardonne-moi !...

ADÉLAIDE, *se relevant, s'écartant de lui et s'essuyant les yeux avec mutinerie.*

Comme tu es méchant !

CLAUDE, *désespéré.*

Que faut-il faire pour que tu me pardonnes ?

ADÉLAIDE, *se rapprochant, autoritaire et frappant du pied.*

Pardon ! pardon !... Oui, tu crois qu'il n'y a qu'à demander pardon, et qu'à ce compte tu peux faire tout ce que tu veux ! C'est commode, vraiment, c'est très commode. Mais ne t'y fie pas. Tu ne sais pas ce dont je suis capable. (*Se touchant le front.*) Tu ne sais pas ce qu'il y a là-dedans : je ne le sais pas non plus. Pense donc à ce qui pourrait arriver ! Je suis une bonne petite fille, moi ; il n'y en a pas de meilleure au monde ; j'ai le cœur sur la main, je suis reconnaissante, j'aime ceux qui m'aiment : mais gare, gare ! les plus douces se gâtent, lorsqu'on exige trop d'elles. Tu voulais demander pardon : à genoux, donc, à genoux ! (*Claude se met à genoux. Adélaïde continue en riant.*) Ah ! ah ! il se met à genoux ! Oui ! plus bas ! plus bas !

CLAUDE, *à ses pieds.*

Je t'adore ! je suis ton esclave !

ADÉLAIDE

Mon esclave, certainement, tu es mon esclave. Ah ! tu demandes bien pardon. maintenant ! Je te tiens là... sous mes pieds. (*Elle met un pied sur lui.*)

CLAUDE

Oh ! oui, sous tes pieds !... marche sur moi !... enfonce tes talons dans ma poitrine !...Je t'aime!... je t'aime !...

ADÉLAIDE, *montant sur Claude et riant.*

Comme je suis grande !... Ah ! ah ! ah ! ah ! ah !...

(*A ce moment, à l'étage supérieur, on entend un grand bruit, comme quelque chose qui s'écroule avec fracas ; ce bruit est accompagné de la chute lourde d'un corps. Adélaïde saute à bas de Claude, effrayée ; Claude se relève vivement ; ils se regardent, anxieux.*)

CLAUDE

Qu'y a-t-il ?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA MÈRE MARTHE, *puis* LA BRIFARDE

LA MÈRE MARTHE, *arrivant de la cuisine.*

Là-haut ! là-haut ! Vous avez entendu ?... C'est un accident, bien sûr... Je vais voir...

CLAUDE, *d'une voix altérée.*

Le voyageur !...

LA MÈRE MARTHE

Oui.

(*Au moment où elle veut s'élancer par l'escalier qui monte au premier étage, la Brifarde en descend précipitamment.*)

LA BRIFARDE

Quel malheur ! quel grand malheur !... Madame !... Monsieur !...

LA MÈRE MARTHE

Qu'est-il arrivé ?

La Brifarde

J'étais là... il a voulu soulever le coffre... toute sa terre est tombée sur lui.

La mère Marthe

Il est blessé ?

La Brifarde

Je crois qu'il est mort.

La mère Marthe

Mort ? (*Elle s'élance dans l'escalier.*)

La Brifarde

Figurez-vous qu'il avait ouvert la fenêtre toute grande, pour respirer un peu l'air du soir avant de se coucher. Tout à coup, il lui est venu une idée : il a voulu mettre le coffre sur l'appui de la fenêtre, qui est assez élevé, comme vous savez. Du moins, je pense que c'est ce qu'il voulait faire. Il parlait à sa terre comme à une personne; il disait : « Ma chère âme, il faut que tu respires un peu l'air du soir et que tu sentes tomber sur toi le rayonnement des premières étoiles. » Il a pris son coffre, comme cela, et l'a soulevé, comme cela, pour le mettre sur son épaule, afin, comme je le suppose, de le porter à travers la chambre jusqu'à la fenêtre ; mais tandis que d'un violent effort il enlevait la caisse de terre, et dans

le moment qu'il la passait au-dessus de sa tête, avec ses bras tendus, là, comme cela, qu'est-il arrivé ? les bras ont-ils cédé ? la respiration a-t-elle été coupée ? bref, le coffre lui est tombé sur la tête. Le pauvre homme s'est effondré sur le plancher, d'un seul coup, sans dire : ah ! La caisse s'est brisée sur lui, et toute la terre s'est répandue.

LA MÈRE MARTHE, *revenant.*

Oui, il est mort. (*Un long silence.*)

CLAUDE, *tout à coup, avec violence, à Adélaïde.*

Va-t'en ! va-t'en !

ADÉLAIDE

Tu me chasses !

CLAUDE

Va-t'en !

LA MÈRE MARTHE, *avec joie.*

O mon fils !

ADÉLAIDE

Tu ne veux pas de moi ?

CLAUDE, *d'un ton qui n'admet pas de réplique*

Va-t'en !

ADÉLAIDE, *qui s'en va, se retournant avant de sortir.*

Prends garde, tu as peut-être, toi aussi, les bras trop faibles... Je reviendrai demain. (*Elle part.*)

Rideau

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

